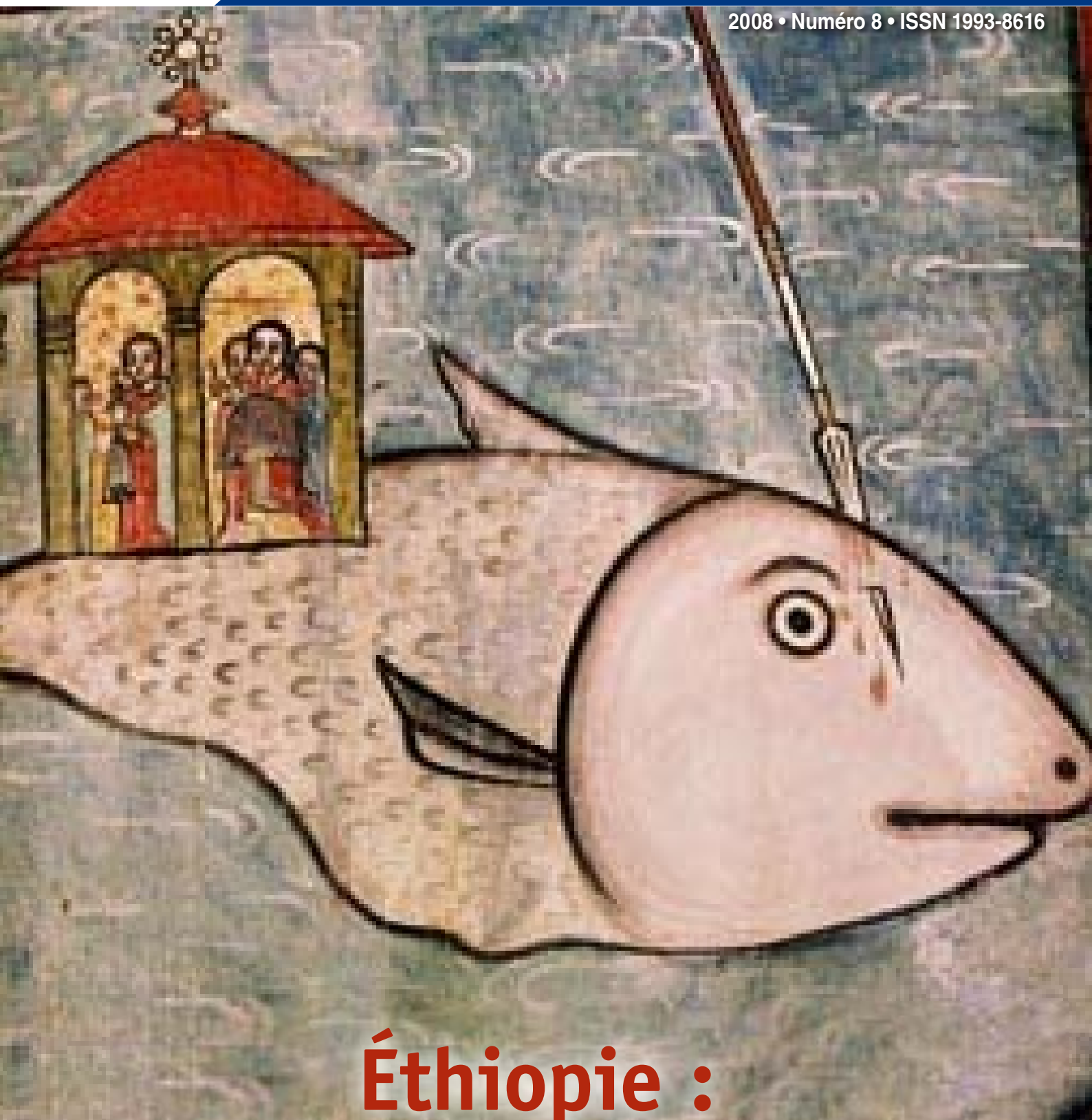




Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture

Le **Courrier** de l'UNESCO

2008 • Numéro 8 • ISSN 1993-8616



Éthiopie :
trois millénaires de
légendes et d'histoire



2

À l'occasion de la récente réinstallation de l'Obélisque d'Axoum sur son site d'origine, au nord de l'Éthiopie, le Courrier de l'UNESCO revisite quelques sites culturels de ce pays.

Au fil du voyage, qui se veut hors des sentiers battus, un autre trésor se dévoile, moins monumental que les châteaux de Gondar, moins visible que les églises rupestres de Lalibela, mais tout aussi impressionnant : le patrimoine immatériel éthiopien.

Avec ce dossier, le Courrier s'associe à la célébration du millénaire éthiopien, proclamé par l'Union africaine « un millénaire pour toute l'Afrique ».

Photo de couverture : Détail d'une peinture murale dans l'église Narga Sélassié (lac Tana, Éthiopie). © UNESCO/Jasmina Šopova

Ce document est la version en format PDF du *Courrier de l'UNESCO*, également disponible en ligne sur : www.unesco.org/fr/courier

Vanneries vendues à proximité du nouveau Musée d'Axoum (Éthiopie).
© UNESCO/Jasmina Šopova

Sommaire

Dossier

Éditorial	3
Le silence des colosses	4
Roha, la merveilleuse	6
Au pays du roi à la langue pendante	8
Les trésors impalpables du lac Tana.	10
Amazones éthiopiennes : une histoire racontée en images .	12

Rubriques

Éclairage : Sauver les <i>Noticieros</i> cubains	13
Hommage : Atahualpa Yupanqui : artiste de l'essentiel . . .	16
Le mois prochain : Droits de l'homme et mémoire	18
Partenaires	18

ÉDITORIAL

Jasmina Šopova

« Le patrimoine culturel peut être un véritable instrument de réconciliation », a déclaré la Sous-Directrice générale de l'UNESCO pour la culture, Françoise Rivière, le 4 septembre dernier, lors de la cérémonie d'inauguration de l'Obélisque d'Axoum sur son site d'origine. Pour preuve, cette stèle, vieille de 17 siècles, que les troupes de Mussolini ont emportée à Rome en 1937 et que le gouvernement italien a rapporté en Éthiopie. Haute de 24 mètres et pesant 150 tonnes, elle est la seconde plus grande stèle du site du patrimoine mondial d'Axoum, situé à proximité de la frontière avec l'Érythrée.

« C'est une première mondiale », estime Francesco Bandarin, Directeur du Centre du patrimoine mondial de l'UNESCO. « La réinstallation de la stèle n°2, dans le cadre de la Convention de 1972 concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel, ouvre une nouvelle page de l'histoire », dit-il. Et il ajoute : « Cette page ne concerne pas seulement l'Éthiopie, mais l'humanité dans son ensemble. »

« Cet obélisque est, dans un certain sens, un symbole pour toute l'Afrique », déclare le ministre éthiopien de la Culture et du Tourisme, Mohammed Dirir, lors d'un entretien qu'il nous a accordé en mai dernier. Il considère qu'en emportant l'obélisque à Rome, Mussolini se vengeait de la défaite des troupes coloniales italiennes à Adoua (1896), au nord de l'Éthiopie. « Mais, nous n'allons pas vivre dans le passé », dit-il. « Nous devons regarder l'avenir. Nous



Saint-Georges, une des plus fascinantes églises de Lalibela (Éthiopie).
© UNESCO/Jasmina Šopova

n'oublions pas, mais nous avons pardonné ».

Depuis deux ans, culture et tourisme font bon ménage en Éthiopie. Mohammed Dirir est convaincu que son pays, qui « a une histoire millénaire », doit tirer profit de sa culture « pour développer un tourisme responsable ». Quand il dit que le patrimoine culturel est celui qui forge l'image internationale du pays, il ne pense pas seulement aux monuments. Il pense aussi aux coutumes, comme la cérémonie du café, ou à l'artisanat, qui fait vivre beaucoup de personnes, notamment des femmes et des jeunes. Il insiste aussi sur la notion de « shimgalina », qui signifie à la fois dialogue et sagesse, sur l'hospitalité éthiopienne, sur son esprit de tolérance.

Nouveaux projets de l'UNESCO

Il est vrai que patrimoine matériel et patrimoine immatériel sont indissociables, particulièrement dans son pays. C'est une des raisons qui a incité Françoise Rivière à démarrer un nouveau « chantier » précisément à

Lalibela, site éthiopien du patrimoine mondial, réputé pour ses églises monolithiques creusées dans le roc.

« Il s'agit de réaliser des projets intégrés dans les sites du patrimoine mondial », explique-t-elle. « Ils auront pour objectif de contribuer au développement économique et humain, en visant, selon les besoins, le tourisme culturel, la protection du patrimoine immatériel, la promotion de la diversité culturelle, du dialogue interculturel, des langues ou des industries culturelles. Nous identifierons un site par région pour lancer ces projets. En l'Afrique, ce sera Lalibela, où l'UNESCO est présente depuis longtemps. »

Les fondations de ce nouveau chantier sont déjà bâties : l'Organisation dispose de plusieurs conventions, dont celles concernant le patrimoine mondial (1972), le patrimoine culturel immatériel (2003) et la diversité des expressions culturelles (2005). « En opérant en symbiose, ces instruments peuvent transformer la culture en un puissant vecteur de développement », précise Françoise Rivière. ■

LE SILENCE DES COLOSSES

Trois parcs plantés de stèles géantes, un labyrinthe de tombes royales, des vestiges du palais de la reine de Saba, une « pierre de Rosette éthiopienne », l'Arche de l'Alliance contenant les tables des dix commandements... un trésor inouï, oscillant entre mythe et histoire, se cache à Axoum, où bat encore le cœur de l'Éthiopie antique.



Le plus grand monolithe jamais sculpté par l'homme gît à côté d'une dalle de pierre de 360 tonnes. © UNESCO/Michel Ravassard

Jasmina Šopova

4

Toute menue, gracieuse et silencieuse, Axoum fait penser aujourd'hui à une aristocrate déchu. À force d'être pillée, saccagée, incendiée, elle a caché, par-ci, par-là, les restes de ses trésors, comme dans différents recoins d'une vieille armoire. Seul le parc principal de stèles trône au milieu de la ville. Il témoigne à quel point elle a souffert.

À l'exception d'un obélisque qui rappelle par son inclinaison la Tour de Pise en Italie, aucun de ces monolithes gravés de symboles étranges n'est parvenu jusqu'à nous en position debout. Même le fameux obélisque qui vient d'être réinstallé à Axoum, après un exil forcé en Italie depuis 1937, gisait brisé en cinq morceaux quand les troupes de Mussolini l'avaient trouvé (voir « Le retour de l'Obélisque d'Axoum »). Quant à la grande majorité des stèles non décorées, elles se dressent toujours fièrement vers le ciel.

« C'est pour cela que les gens pensent que les grands obélisques sculptés ne sont pas tombés tous seuls et que c'est

une reine juive qui les a saccagés », explique le jeune historien Redae Tesfay (28 ans). « Mais en réalité, pour qu'un obélisque résiste au temps, sa partie ensevelie devrait représenter 10% de sa taille totale. Or cette règle n'a pas été respectée ». Une erreur de calcul ? Incroyable, pour un peuple qui a fait montre de tant de prouesses, mais sans doute vrai.

Côté légende, une reine dont on ne connaît pas le nom, mais qu'on appelle Goudite (la monstrueuse) ou Esato (la brûlante), personnage historique du 10^e siècle au profil relativement flou, aurait envahi l'Éthiopie, à la recherche de l'Arche de l'Alliance, ce coffret sacré contenant les tables



Tombe de la fausse porte, à Axoum. © UNESCO/Jasmina Šopova

des dix commandements. Furieuse de ne pas l'avoir trouvé, la reine aurait détruit toute la ville et mis fin à l'empire axoumite. En mémoire de ce triste événement, la basilique Maryam Tsion, qui abrite encore aujourd'hui la fameuse Arche, dit-on, n'accepte pas les femmes dans ses murs.

La reine de Saba, toujours aussi mystérieuse

Comment l'Arche de l'Alliance s'est-elle retrouvée à Axoum? Eh bien, elle a été apportée de Jérusalem par Ménélik, premier roi d'Éthiopie, fils d'un roi d'Israël et de Makéda, pour ne pas dire Salomon et la reine de Saba. Il a fondé, voici une bonne trentaine de siècles, la dynastie salomonide, lignée dont se réclamait récemment encore le dernier empereur d'Éthiopie, Hailé Sélassié (1892-1974).

« Selon la tradition, Ménélik a caché l'Arche de l'Alliance dans le palais de sa mère, qui se trouve

• • • à trois kilomètres environ du centre d'Axoum. Son abri a été récemment découvert par l'archéologue Helmut Ziegert, de l'Institut d'archéologie de l'université de Hambourg », explique Fisseha Zibelo, gestionnaire du site d'Axoum. En effet, cette découverte a défrayé la chronique en mai dernier.

« Le palais de Dongour que vous voyez a été fouillé par l'archéologue français Francis Anfray et reconstruit entre 1966 et 1968. Il compte 50 pièces, dont on ne connaît pas exactement l'usage. Il date du 7^e siècle, mais le peuple l'a toujours appelé 'le palais de la reine de Saba' », poursuit Fisseha Zibelo. « C'est ce qui a incité Helmut Ziegert à effectuer de nouvelles fouilles et il a découvert un autre palais au-dessous de celui que nous connaissions ». Trois parties de cet ancien palais, qui daterait du 10^e siècle av. J.-C., sont dévoilées actuellement au public. Pour un œil non averti, la différence entre les vestiges des deux époques est invisible.

Une petite route menant à Gondar (voir article « Au pays du roi à la langue pendante ») sépare le palais de Dongour d'un des trois parcs de stèles d'Axoum. C'est un vaste champ jonché de monolithes à peine dégrossis mais, pour la plupart, hauts de plusieurs mètres. « On extrayait les blocs de pierre dans le mont Gobadura », dit Fisseha Zibelo, en montrant, au loin, la trace qu'ont laissée dans la verdure les rouleaux servant à les transporter. Après tant de siècles, l'herbe n'a pas repoussé.

Mais il n'y a pas de quoi s'étonner : des milliers de tonnes de pierres sont passées par là. Il suffit de voir cette énorme dalle dans le parc central, qui fait environ 20 mètres sur 7. Son

pooids est estimé à 360 tonnes. À ses côtés, le plus grand monolithe jamais sculpté par l'homme gît brisé, tel un colosse blessé. On comprend pourquoi la légende a attribué le transport des pierres aux anges.

Énigmes et revelations

La légende prend facilement racine là où l'histoire fait défaut. Aucune date, aucun nom ne figurent sur ces immenses blocs de pierre. Les chercheurs ont découvert une magnifique nécropole sous les stèles, mais ils sont arrivés après les pillers : la « tombe de la fausse porte », la « tombe aux arcs de briques » et le mausolée, majestueux et vides, demeurent muets.

Plus énigmatiques encore sont les figures gravées sur les obélisques. Uniques au monde, ces simulacres de demeures à plusieurs étages – avec porte, fenêtres et poutres – ne contiennent aucune inscription qui pourrait aider les archéologues à pénétrer leur mystère. Quand ils ne sont pas marqués d'une croix, ils portent, au sommet, un symbole représentant le soleil et de la lune. Selon certains historiens, ce symbole préchrétien pourrait se référer à la divinité locale Mahrem, correspondant à Arès, dieu grec de la guerre, mais on n'en sait pas davantage.

Les pièces de monnaie sont plus bavardes. Elles révèlent les noms d'une vingtaine de rois, montrent les différentes phases de l'essor économique d'Axoum, situent dans le temps sa conversion au christianisme... « Les pièces en or portent des inscriptions grecques, car elles servaient pour le commerce



Vue sur le palais de Dongour.
© UNESCO/Jasmina Šopova

international », raconte Redae, « alors que les légendes des pièces en argent et en bronze sont en guèze, ce qui montre qu'elles étaient utilisées pour le commerce domestique ». Le guèze, aujourd'hui langue liturgique, est l'ancêtre de l'amharique parlé par la majorité de la population éthiopienne.

La plus éloquente est, sans doute, cette « pierre de Rosette » locale, qui se dresse actuellement dans un petit bâtiment, construit spécialement pour elle, au bord d'une piste abrupte, pierreuse et sinueuse, à l'écart du centre de la ville. Découverte par des bergers en 1982, elle raconte en trois langues – grec, guèze et sabéen – la campagne de Nubie d'Ezana, dernier roi païen et premier roi chrétien d'Axoum. Converti vers le milieu du 4^e siècle, il a porté l'empire à son apogée. Pour l'anecdote : le texte en guèze est gravé sur une des faces étroites de cette dalle rectangulaire (l'autre étant vierge) et, faute de place, le scribe a poursuivi son écriture sur la face réservée au sabéen, à la manière d'un écolier qui termine sa phrase dans la marge, quand il arrive au bas de la page.

D'un monument à un autre, la vieille Axoum dévoile, petit à petit quelque chapitre de son passé tissé de légendes et d'histoire. ■

ROHA, LA MERVEILLEUSE

Perché à 2 500 mètres d'altitude dans la région d'Amhara, le petit village de Lalibela, renferme depuis huit siècles un étonnant joyau d'architecture religieuse. Ses églises faites d'un seul bloc de pierre lui ont valu l'inscription sur la Liste du patrimoine mondial en 1978. Un exemple à suivre.

Jasmina Šopova

Le village s'appelait Roha, « la merveilleuse », du temps où le très pieux roi Gebre Mesqel Lalibela y fit creuser dans le roc onze églises monolithiques, reliées entre elles par un dédale vertigineux de tunnels, aux parois percées de cavités d'où déborde parfois le pied de quelque saint qui repose là depuis plusieurs siècles.

Les morts et les vivants ont l'habitude de se côtoyer dans ce lieu où rien n'est impossible – y compris de tailler dans un seul bloc de pierre une église entière, avec un portique, des nefs, des voûtes, des étages, des fenêtres... Beta Medhane Alem, la plus grande des 11 églises inscrites au patrimoine mondial de l'UNESCO, repose sur 34 piliers formant un rectangle de 34 mètres sur 24. Elle est quasiment aussi large que Notre Dame de Paris !

Quant à la double église Golgotha-Mikaël, également appelée Debre Sinaï et Golgotha, elle offre l'une des vues les plus spectaculaires. Le roi, à qui le village doit aujourd'hui son nom, y repose en paix, juste à côté du tombeau d'Adam... l'ancêtre de toute l'humanité, selon la Bible. À

Lalibela, il suffit d'un pas pour tomber de l'histoire dans le mythe.

Un peu à l'écart de ce nid d'églises tressé sur le flanc d'une colline, Saint-Georges, seule dotée d'un système de drainage, est probablement la plus récente des églises creusées sur ordre du roi Lalibela. On la voit de loin surgir du sol dans une immense fosse, avec son toit sculpté de croix imbriquées les unes dans les autres. On se sent tout petit au pied de l'édifice cruciforme à 12 façades, hautes de 12 mètres. Ses trois étages sont délimités de l'extérieur par des corniches et des fenêtres. « Celles du bas sont aveugles, car cet étage appartient à Noé », explique Muchaw, un des guides officiels du site. « C'est pour que l'eau du déluge n'entre pas », ajoute-t-il, sourire aux lèvres.

Pour accéder à un autre ensemble d'églises qui donnent l'impression de se chevaucher les unes les autres, on passe à côté d'un ruisseau au nom retentissant de Jourdain, qui coule au pied d'une autre colline, couronnée d'une clochette suspendue à un arbre sec – le Mont Thabor –, et on traverse la grotte de Bethléem. La Palestine, en miniature !



À Lalibela, une église peut en cacher une autre.
© UNESCO/Jasmina Šopova

D'après l'une des nombreuses et divergentes légendes qui se sont tissées autour du roi Lalibela, c'est à son retour d'exil à Jérusalem qu'il aurait fondé Roha, destinée à devenir une nouvelle ville sainte en Afrique.

Lalibela menacée

Elle accueille quelque 140 000 pèlerins par an, entre Noël et le Tikmet (Épiphanie), explique Belete, sans doute le personnage le plus populaire du coin. Il dirige l'équipe d'une vingtaine d'employés de l'Office du tourisme et de la culture, dans ce village de 12 000 habitants, situé à 600 km au nord d'Addis Ababa. Pour Belete, le tourisme est un gage d'avenir : « Entre juillet 2007 et mars 2008, plus de 8 000 touristes se sont logés dans nos 12 hôtels », affirme-t-il.

Son Office, financé par le conseil régional d'Amhara, bénéficie également de contributions du gouvernement central, de l'Autorité pour la recherche et la conservation du patrimoine culturel (ARCCH). Des projets de conservation du site de Lalibela sont par ailleurs soutenus par l'Union Européenne, ● ● ●

• • • l'UNESCO et plusieurs ONG, dont la plus importante est Plan International.

Si l'un des principaux soucis de l'UNESCO est l'infiltration des eaux pluviales qui dégrade les églises, le principal souci de Belete est la population pauvre qui vit sur le site et le détériore. Il est impératif de délocaliser le plus rapidement possible ces 270 familles, estime-t-il. À l'heure actuelle, il n'a pas encore de projet précis et ne connaît pas le coût d'une telle opération, mais il est optimiste. Pour ce jeune cadre dynamique, l'image d'une Lalibela propre et bien entretenue est essentielle. « Je fais passer ce message dans les cinq écoles du village et ça marche », dit-il fièrement.

Il est également très préoccupé par l'état des 24 églises dans les environs de Lalibela, dont 14 ne bénéficient d'aucune mesure de protection. « Elles devraient toutes être inscrites sur la Liste du patrimoine mondial », affirme-t-il, et pour m'en convaincre, il me propose de faire un tour .

L'une d'entre elles se distingue par un décor naturel époustouflant. Elle a été construite par un prédécesseur de Lalibela, le roi Imrahana Kirstos.



L'église d'Imrahana Kirstos se cache dans un décor naturel époustouflant. © UNESCO/Jasmina Šopova

Les mystères d'Imrahana Kirstos

Plus de 40 minutes de route, pour parcourir les 12 kilomètres qui séparent Lalibela d'un hameau très pauvre, au pied d'une montagne. Puis, une demi-heure d'escalade, sans que rien n'annonce la présence humaine dans les hauteurs... Excepté quelques femmes revenant du marché qui se trouve, sur l'autre versant de la montagne.

À mi-flanc, nous quittons la piste et, soudain, une immense falaise se rue sur nous. Elle surplombe le sol comme un épais nuage pétrifié depuis des siècles. Une petite église se niche dans son ventre, mais on la devine plus qu'on ne la voit. Elle est protégée par une haute muraille, nouvellement construite.

Dans l'enceinte du sanctuaire, on se croirait sur une scène de théâtre : la lumière du jour n'éclaire qu'une face de l'église et du petit palais royal, faits de briques et de terre, et va en déclinant, sur quelque deux cents pas, s'engouffrer dans une profonde obscurité à l'autre extrémité de la grotte. De superbes tambours liturgiques trônent sur un sol recouvert de paille. Cette dernière est étalée sur des peaux d'animaux, qui reposent pour leur part sur des ossements. « L'église a été construite sur de l'eau », explique le prêtre, en soulevant le petit couvercle pratiqué dans le sol à l'intention des incroyables.

Derrière l'église, la dépouille de son architecte gît à même le sol, enveloppée de draps multicolores, à proximité du sarcophage du roi saint et de la tombe de sa sainte épouse, qui



Petite colline à Lalibela, portant le nom du Mont Tabor, lieu de la transfiguration du Christ, en Galilée. © UNESCO/Jasmina Šopova

ne lui a pas donné d'enfants. « Leur union fut purement spirituelle », raconte le prêtre, avant de se lancer dans un récit incroyable de la vie de ce roi, qui recevait chaque jour la visite des archanges Gabriel et Raphaël, apportant de la nourriture pour les 5 740 pèlerins venus des quatre coins du monde admirer son œuvre et sa sagesse. Étonnante précision des chiffres.

Après m'avoir montré la croix que Dieu lui-même a forgée pour la donner à Imrahana Kirstos, ainsi qu'un beau triptyque peint par le roi en personne, le prêtre me laisse aller découvrir le fond de la grotte. Le temps de m'adapter à l'obscurité, j'aperçois le large sourire d'un squelette, étendu dans un long baquet en bois. Le temps de me ressaisir, je m'aperçois que devant moi s'étale un immense ossuaire. Il pourrait bien contenir les restes de 5 740 personnes...

Que s'est-il passé dans cette grotte ? De quelle époque datent-ils vraiment, ces ossements ? Les réponses restent floues. Mais, il faut croire qu'à Lalibela, il suffit d'un pas pour tomber de l'imaginaire dans le réel. ■



L'homme qui marche. © UNESCO/Jasmina Šopova

AU PAYS DU ROI À LA LANGUE PENDANTE

La cité royale de Gondar a été fondée par le Négus éthiopien Fasilides au 17^e siècle. Plusieurs de ses successeurs ont construit leurs palais dans la même cour, formant un complexe d'une rare beauté, inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1979. Non loin de là, les ruines d'un château plus ancien, confinées dans

leur solitude, racontent une autre histoire à qui veut bien l'entendre.

Jasmina Šopova

8 Une silhouette filiforme se dégage à l'horizon. Un homme marche, pieds nus. Il rappelle les sculptures de Giacometti (Suisse), à ceci près qu'il porte sur son épaule un arbre entier. Un arbre mort, fourchu, aux branches comme tordues de douleur. Son tronc blanc tranche sur la peau noire de l'homme. Il ne s'arrête pas un instant pour souffler, il avance si vite, qu'il faut courir pour le rattraper. Où va-t-il, ainsi, avec cet arbre plus grand que lui ?

Nous sommes sur le haut plateau de Dankez, au nord-est de l'Éthiopie, non loin de Gondar, belle cité impériale, fondée par le roi Fasilides, en 1632.

Trois heures de route séparent Gondar de Dankez : une quarantaine de kilomètres de route goudronnée, puis une trentaine, de terre battue et, enfin, à peu près huit, de grosses pierres jaunes. Le véhicule rampe à défaut de pouvoir rouler, avant de s'arrêter devant un arbre au milieu de nulle part. C'est ici que commence

une longue traversée à pied d'un immense pâturage aux couleurs d'une limpidité irréaliste, d'un village aux maisons dispersées (l'une d'entre elles appartient sans doute à « l'homme qui marche ») et d'un vaste terrain vague qui culmine avec une butte. Ici, à 2700 mètres d'altitude, les contours de deux ruines se dessinent sur une plate-forme verdoyante, encerclée de montagnes qui s'enchaînent à perte de vue.

Le pas s'accélère, poussé par la curiosité. Devant ce qui fut autrefois un somptueux château royal, un paysan laboure son champ. La charrue, traînée par deux bœufs, fait ses va-et-vient indifférents. Trois âges se croisent dans un même instant.

C'était le château de Susenyos, Négus éthiopien qui a dû férocement lutter pour s'emparer du pouvoir en 1607 et qui l'a sans doute amèrement regretté une vingtaine d'années plus tard. « Il a fini, la langue pendante jusqu'aux pieds », raconte Aseged Tesfaye. Ce jeune diplômé en gestion du tourisme connaît toutes les histoires

officielles et officieuses de la région. « Dieu l'a puni d'avoir abandonné sa foi, alors que depuis 1300 ans tous les rois éthiopiens étaient orthodoxes », poursuit-il.

Aidé dans son ascension au trône par l'habile Pedro Paez, chef de la mission jésuite, installée en Éthiopie depuis une quarantaine d'année,



Le palais de Fasilides.
© UNESCO/Jasmina Šopova

Susenyos s'est converti au catholicisme pour bénéficier du soutien des Portugais dans les guerres contre les musulmans. Cela faisait un siècle déjà qu'Ahmad al Ghazi, sultan d'Harare, au sud-est du pays, avait commencé sa guerre sainte. Son surnom, Ahmad Gagne (le Gaucher), plane encore comme

• • •

• • • un fantôme au-dessus de centaines de décombres à travers le pays.

Mais « contre la nouvelle Église détestée, les révoltes se multiplièrent », lit-on dans *l'Histoire générale de l'Afrique* (volume V, Éditions UNESCO, 1999). « L'empereur tant aimé autrefois, à qui le pays devait la paix, devait maintenant dompter ses sujets par des guerres sanglantes », qui finirent par le pousser à abdiquer au profit de son fils Fasilides.

Une ville qui commence par la lettre « go »

« Après le dernier massacre de 1632, l'église catholique que vous voyez à proximité du château, où 60 Éthiopiens étudiaient la théologie, a été abandonnée. Un peu plus tard, Fasilides s'est installé à Gondar », explique Aseged. Le château et l'église du « roi à la langue pendante » ont sombré dans l'oubli. Herbes sauvages, buissons et arbres poussent là où il trônait autrefois.

Pourquoi Fasilides a-t-il choisi précisément Gondar ? Parce qu'un beau jour, alors que le roi Galawadewos résistait farouchement aux troupes du terrible Gaucher, vers le milieu du 16^e siècle, un moine lui a dit : « Trouve une ville qui commence par la lettre 'go'. Quand tu la trouveras, tu en feras la capitale de ton royaume ». Après Gojam, Gouzara et Gorgora, ce fut le tour de Gondar. Et Dankez ? « Dankez s'appelle également Gomenge », déclare Aseged, tout sourire, l'air triomphant.

Quand Fasilides fit construire son palais dans cette ville protégée par



Le palais de la reine Mentaweb est aujourd'hui un centre culturel et artisanal.
© UNESCO/Jasmina Šopova

une haute chaîne montagneuse, il ne se doutait probablement pas que huit de ses successeurs allaient résider dans la même enceinte, pendant encore une centaine d'années. Chacun ajoutait son palais, rivalisant en beauté avec les autres. « C'est en cela que ce complexe de sept hectares est unique au monde », raconte le spécialiste du site Getnet. Il a été inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO, en 1979.

Après avoir attiré mon attention sur les influences portugaises et indiennes de l'architecture du palais de Fasilides, Getnet m'explique que l'édifice a beaucoup souffert d'un tremblement de terre survenu en 1704, qu'il a été pillé par les derviches du Mahdi du Soudan, dans la deuxième moitié du 19^e siècle, et bombardé par les Britanniques en 1941, car l'état major de l'armée mussolinienne y était installé. « Mais les mauvaises réparations faites par les Italiens durant l'occupation ont causé autant de dégâts que le bombardement. Nous avons dû le fermer au public pendant 11 ans, en raison d'une nouvelle restauration faite par l'UNESCO. Il a rouvert ses portes, il y a un peu plus de trois ans. On peut imaginer dans quel état lamentable était son

plafond, quand on voit aujourd'hui le palais de Bacaffa », dit Getnet, avant de me montrer la demeure du dernier roi qui a régné dans cette citadelle, entre 1721 et 1730.

Le palais de la belle reine

Surnommé l'Impitoyable, Bacaffa laisse plutôt l'impression d'un bon vivant, quand on voit la place qu'il avait réservée aux fêtes : la salle de réception est aussi grande que le reste du palais ! Bacaffa reste gravé dans les mémoires grâce à une jeune fille issue de la plèbe, qu'il aurait rencontrée lors d'un voyage incognito à l'intérieur de ses terres. Devenue reine sous le nom de Mentaweb (« Que tu es belle »), elle a gouverné le pays d'une main ferme, à la mort de son époux, en tant que régente. On peut admirer la beauté de cette femme exceptionnelle sur une peinture murale dans une église qui se trouve au beau milieu du Tana, le plus grand lac éthiopien (voir article « Les trésors impalpables du lac Tana »). C'est, dit-on, l'unique portrait de la reine réalisé de son vivant.

• • •

suite à la page 15

LES TRÉSORS IMPALPABLES DU LAC TANA

Le pays pouvait être à feu et à sang, le lac Tana gardait une paix sereine qu'aucun envahisseur ne venait troubler. C'est pourquoi les rois éthiopiens mettaient à l'abri leurs trésors dans les églises dissimulées dans la verdure de ses îles. Mais à bien regarder, un autre trésor se dévoile à mesure qu'on découvre les peintures murales de ces églises : le passé éthiopien s'y lit à livre ouvert.

10

Jasmina Šopova

À l'aube, aux abords de Dek, la plus grande de la trentaine d'île et îlots éparpillés sur le lac Tana, une ribambelle de barques en papyrus chargées de bois, comme surgies de l'Antiquité égyptienne, avance lentement vers nous. « On est vendredi. C'est le jour du marché au bois à Bahir Dar », dit le jeune guide Wedu. « Il leur faudra ramer encore environ huit heures avant d'arriver à la ville. »

Avec le petit bateau à moteur, nous avons mis à peine une heure et demie pour faire le même trajet dans le sens inverse. Nous avons laissé derrière nous la source du Nil bleu qui ira rejoindre le Nil blanc à Khartoum, au Soudan, pour former ce fabuleux fleuve qui incarne le dieu égyptien Hâpy. Nous naviguons au beau milieu du plus grand lac éthiopien. Bahir Dar, capitale de la région Amhara, forme un croissant de lune sur une partie de sa rive, jonchée, en face, de ruines de palais royaux.



Des barques en papyrus chargées de bois vont au marché de Bahir Dar.
© UNESCO/Jasmina Šopova

« Il y a des centaines d'églises par ici », dit Wedu, dessinant un grand cercle avec son bras. Mais on ne voit que des papyrus au bord de l'eau et des arbres à l'intérieur des îles. « Nos rois y ont mis à l'abri une grande partie de leurs trésors. Certains y sont enterrés aussi. Vous allez voir leurs couronnes et leurs croix, leurs habits brodés de fils en or... » Dans les périodes de plus grands troubles de l'histoire éthiopienne, le lac Tana demeurait un havre de paix. Qui allait, en effet, conquérir ces îles qui ne laissaient rien apparaître, à l'exception des forêts vierges ?

Un seul portail est perceptible de loin, dressé au bord de l'eau dans un décor naturel majestueux. Mais une fois le portail franchi, on s'aperçoit que toute beauté se mérite : l'église Narga Sélassié, dédiée à la reine éthiopienne Mentaweb (voir article « Au pays du roi à la langue pendante ») ne se dévoile qu'au bout d'un long sentier flanqué de ruines.

Son toit conique en paille repose sur 29 piliers qui délimitent le déambuloir externe – *kena mahelate* – réservé aux prêtres durant les liturgies. Une deuxième série d'arcades forme un autre cercle – *kedest* –

où se tiennent les croyants : les hommes dans la partie nord, les femmes dans la partie sud. Au milieu trône le sanctuaire. Ses murs, richement décorés de peintures, montent jusqu'au toit, ne laissant rien transparaître de son sacro-saint espace intérieur. Il abrite, comme dans toutes les églises éthiopiennes, une copie de l'Arche de l'Alliance, ce coffret contenant les dix commandements de Dieu, que le premier roi légendaire d'Éthiopie, Ménélik, aurait rapporté de Jérusalem, voici trois mille ans (voir article « Le silence des colosses »).

Quand les images parlent à la place des mots

La grande majorité des églises du lac Tana ont été construites entre le 14^e et le 18^e siècle, suivant ce même plan architectural. Les trois cercles symbolisent la Sainte Trinité. Dans l'icône éthiopienne, elle est toujours représentée par trois vieillards identiques, « parce qu'on ne peut pas faire la différence entre le père, le fils et le Saint esprit », explique le prêtre Messarat, avant de révéler quelques détails ● ● ●

• • • de la vie ecclésiastique.
 « Les jours ordinaires, nous faisons trois prières, le matin, le midi et le soir. Mais le samedi soir, tout le clergé se réunit, ainsi que les gens honnêtes du village, pour prier toute la nuit. La prière se termine dimanche, à 9 heures du matin, après quoi nous donnons une heure d'enseignement aux villageois ».

En quoi consiste l'enseignement ?
 « Nous leur donnons des conseils pour la vie quotidienne, nous leur disons ce qu'il faut faire pour aller au ciel après la mort, nous leur expliquons les différences entre l'Ancien et le Nouveau Testament ».

L'Église éthiopienne respecte l'Ancien Testament au même titre que les Évangiles, de sorte que Moïse et Pharaon sont systématiquement flanqués de Saint Michel et Saint Raphaël, sur les peintures centrales du sanctuaire. Sur la face sud de ce même mur circulaire, c'est toujours la Vierge qui accueille les croyantes. En face d'elle, l'archange Michel tient une balance : une foule de petits personnages se tient sur un des plateaux et une carafe d'eau, sur l'autre. La Vierge pose discrètement son doigt sur ce dernier.



Les prêtres Messarat (à gauche) et Kesadana (à droite) devant le petit musée de l'église Narga Sélassié. © UNESCO/Jasmina Šopova

À leurs pieds, une « bande dessinée », révèle une histoire sanglante : « Ça, c'est Balaesam. Trois diables ont fait de lui un cannibale et il a mangé 78 personnes », explique Wedu, en montrant le monstre dévorant des corps démembrés. « Mais un jour, il a rencontré un homme lépreux, qui souffrait terriblement de soif et il lui a donné à boire », poursuit le guide, images à l'appui. « À sa mort, Balaesam devait aller droit en enfer. Mais, quand Saint Michel a pesé ses actes monstrueux et son acte de miséricorde, Marie s'est souvenue de sa promesse de pardon et a fait en sorte que l'eau pèse plus lourd que les âmes des victimes ».

Les neuf moines syriens

Le registre inférieur du mur du sanctuaire est réservé à l'histoire éthiopienne, dans les églises du lac Tana. Les moments forts de la vie des rois et des saints locaux se succèdent image après image, racontant ce que le peuple ne peut pas lire dans les nombreux manuscrits éthiopiens sur parchemin, parce qu'ils sont écrits en guèze. Cette langue a disparu au 14^e siècle, pour servir aujourd'hui uniquement dans la liturgie.

C'est donc au bas du mur qu'on rencontre très souvent les pères du christianisme en Éthiopie, connus comme « les Neufs Saints de Syrie », bien que du point de vue de l'histoire, ils ne furent pas tous de ce pays. On leur attribue la construction des plus anciens monastères du pays. L'un d'entre eux est toujours représenté avec un dragon à ses côtés. C'est Abba Aragawi, fondateur présumé d'un des plus étranges monastères de la région d'Amhara : Debre Damo. À 3 000 mètres d'altitude, il est perché au sommet d'une falaise de 15 mètres de haut,

• • • suite à la page 18



Yered et le roi. Détail d'une peinture murale de l'église Azuwa Maryam (lac Tana). © UNESCO/Jasmina Šopova

AMAZONES ÉTHIOPINIENNES : UNE HISTOIRE RACONTÉE EN IMAGES



© UNESCO/Jasmina Šopova

Non loin d'Addis Ababa, dans la région du Soddo, s'étale un champ qui ne ressemble à nul autre, abritant des stèles comme on n'en trouve nulle part ailleurs. Un cimetière y a été découvert, avec des corps enterrés en position de prière. Nous voici dans le très énigmatique site archéologique de Tiya, inscrit sur la liste du patrimoine mondial en 1980.

Jasmina Šopova

12

« Il y a une quarantaine de stèles dans ce cimetière, où l'on a découvert les restes de personnes qui avaient entre 18 et 30 ans », explique Senai Eshete, le gardien quinquagénaire de ce site du patrimoine mondial. « Il s'agissait vraisemblablement de guerriers, car le symbole dominant sur les stèles est celui de l'épée ».

La plus grande stèle, située à l'entrée du site, faisait cinq mètres de haut, mais elle est brisée en deux. La partie supérieure se trouve actuellement dans la cour de la Faculté des sciences sociales à Addis Ababa. « Pas moins de 13 épées y sont gravées, ce qui signifie que ce guerrier a tué 13 ennemis », poursuit le gardien.



© UNESCO/Jasmina Šopova

« Il y a une quarantaine de stèles dans ce cimetière, où l'on a découvert les restes de personnes qui avaient entre 18 et 30 ans », explique Senai Eshete, le gardien quinquagénaire de ce site du patrimoine mondial. « Il s'agissait vraisemblablement de guerriers, car le symbole dominant sur les stèles est celui de l'épée ».

« Pas moins de 13 épées y sont gravées, ce qui signifie que ce guerrier a tué 13 ennemis », poursuit le gardien.

Un autre symbole dominant est celui d'un tabouret africain. « En fait, il s'agit probablement d'un repose-tête ou, si vous voulez, l'oreiller en bois qu'utilisent les Africains. Il symbolise le repos », raconte Senai Eshete, qui attire mon attention sur le symbole Σ , en me disant que cela pou-

S'il s'agit bien de guerriers, il est évident qu'ils comptaient dans leurs troupes des femmes. Deux « Amazones éthiopiennes » sont là pour le prouver. Tous les attributs de la féminité sont représentés sur ces stèles.

Aucun spécialiste n'a pu dater ces stèles avec certitude, mais l'analyse des restes humains suggère la période entre le 10^e et le 15^e siècle. Les ossements et les bijoux trouvés dans les tombes ont été confiés au Musée national d'Éthiopie. ■



© UNESCO/Jasmina Šopova



© UNESCO/Jasmina Šopova

SAUVER LES NOTICIEROS CUBAINS

La duplication des films sur supports argentiques (films 35 mm) et leur stockage dans de bonnes conditions est le seul moyen fiable de préserver notre héritage audiovisuel, estime la réalisatrice et scénariste franco-brésilienne Alice de Andrade, qui redoute l'obsolescence des supports, des formats et des équipements numériques. La fille du célèbre réalisateur Joaquim Pedro de Andrade (1932-1988), figure de proue du « Cinema Novo » au Brésil vient de restaurer 14 films de son père. Un travail qui a duré quatre années.

Alice de Andrade, réalisatrice et scénariste franco-brésilienne

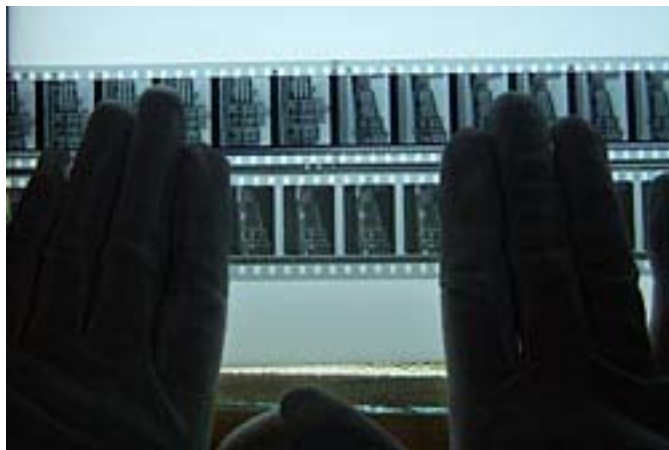
Avocate passionnée de la préservation des patrimoines cinématographiques, elle a initié cet été un projet de grande envergure : le sauvetage de près de 1 500 courts-métrages cubains qui retracent l'histoire du 20^e siècle. Ils sont au cœur de son prochain documentaire de 70 minutes :

« Une Mémoire Cubaine du Monde ». Cet important fonds cinématographique a présenté sa candidature au Registre de la Mémoire du monde de l'UNESCO.

Le 1^{er} janvier 2009, Cuba célébrera le cinquantième anniversaire de sa révo-

lution socialiste. Le cinéma s'est avéré être un véhicule important de l'enthousiasme révolutionnaire, un outil destiné à bâtir une société plus juste et plus solidaire. D'ailleurs, la toute première institution culturelle fondée par le nouveau gouvernement cubain fut l'Institut de l'art et de l'industrie cinématographiques (ICAIC).

Plus tard, en 1987, c'est l'écrivain colombien Gabriel García Márquez (Prix Nobel, 1982) qui inaugure, avec Fidel Castro, l'*Escuela Internacional de Cine y TV* (EICTV), à San Antonio de los Baños (près de La Havane). Cuba était encore alors un pôle majeur de la production cinématographique latino-américaine. Coppola, Scorsese, Scola, Taviani, Sorín, Jarmush, Tarantino, Storaro... pour ne citer que ceux-là, y ont donné des cours. Les étudiants venaient d'Afrique, d'Asie et d'Amérique Latine : Juan Carlos Cremata, Eryk Rocha, Camila Guzmán Urzúa, Tanya Hermida, Vicente Ferraz sont quelques uns des élèves ● ● ●



Comparaison entre un négatif et un positif d'un Noticiero, étudié pendant l'atelier de préservation filmique à Cuba. © Ana Ines Manzano



Santiago Álvarez et Fidel Castro, pendant le tournage d'un Noticiero : les privilégiés d'une intimité amicale. © ICAIC

• • • de ce qu'on appelait à l'époque l'École des trois mondes et qui est aujourd'hui l'École de tous les mondes, car elle est ouverte à tous.

J'ai appris le cinéma dans ce chaudron de cultures et de personnalités, à un moment où Cuba endurait la plus grande crise de son histoire, à la suite de l'effondrement du bloc socialiste, au début des années 1990.

dans de piètres conditions, réclamaient une intervention d'urgence.

J'ai alors lancé l'idée de créer un atelier de sauvegarde de ce patrimoine, au sein de l'EICTV, qui réunit toutes les conditions nécessaires à une telle entreprise. D'une part, plusieurs des enseignants ont travaillé à la production de ces films qui sont aujourd'hui en danger. Ils sont donc

la production audiovisuelle ibérique-américaine, ainsi que de la Commission nationale cubaine pour l'UNESCO. En même temps, l'ICAIC et la Cinémathèque de Cuba et l'EICTV ont lancé une campagne de sauvegarde des *Noticieros Latinoamericanos ICAIC*.

Les *Noticieros* : un regard unique

Les *Noticieros* étaient des journaux hebdomadaires, présentant des actualités régionales et internationales, dans un style direct et original. Entre 1960 et 1990, ils ont enthousiasmé les Cubains, qui se bousculaient devant les 60 salles de cinéma de l'île pour ne pas manquer leur ciné-journal de la semaine. Parfois même, ils quittaient la salle après les *Noticieros*, sans regarder le film de fiction qui suivait.

Munis, au début, de caméras rudimentaires et de restes de pellicules vierges, les « combattants de l'image » de l'ICAIC ont tourné des bombardements, des révoltes populaires, des révolutions et des coups d'état à travers le monde entier, au même titre que des portraits de grands artistes à Cuba. C'est ainsi qu'ils se sont formés à l'art du cinéma. De mieux en mieux équipés, ils ont fini par écrire, au fil des années, l'histoire du 20^e siècle. Un regard unique.

Grâce à Santiago Álvarez (1919-1998), cinéaste inventif et exubérant, qui incarna l'âme de l'aventure des *Noticieros*, nombre de documentaires « iconoclastes » ont vu le jour. Certains sont devenus mondialement connus : *Now!*, *Hanoi*, *Mardi 13*, *Ciclón*, *79 printemps* ou



Une équipe du *Noticiero* filme le tremblement de terre au Pérou (1970). © ICAIC

Je ne suis revenue à la Havane que 16 ans plus tard, pour la présentation de la rétrospective intégrale des films restaurés de mon père, le cinéaste brésilien Joaquim Pedro de Andrade. Après quatre années de travail comme coordinatrice technique de la restauration numérique en haute définition de ses 14 films, j'étais devenue une avocate passionnée de la conservation des patrimoines cinématographiques. Entre temps, la pénurie économique et le climat insulaire aidant, le salpêtre et la moisissure avaient fait des ravages à Cuba : ses fonds filmiques, gardés

intimement concernés par le destin du stock. D'autre part, l'école dispose de l'infrastructure et des équipements nécessaires à l'analyse du matériel filmique (qui précède la restauration) : tables de montage et de révision, télécinéma, laboratoire photographique, salles de projection, studio de son.

L'été dernier nous avons réalisé le premier Atelier de préservation cinématographique, qui a reçu le soutien de la Fédération internationale des archives du film (FIAF), du Programme Ibermedia pour le développement de

• • • *Hasta la victoria siempre.* Au total, 1 493 *Noticieros* d'une durée d'environ 10 minutes chacun, ont été produits en 30 ans.

Contrecarrer l'irréversible

Notre Atelier de préservation cinématographique en a analysé 33, l'été dernier. Pendant trois semaines, dans la cocoteraie de San Antonio de los Baños, sept éminents experts internationaux ont bénévolement travaillé à l'élaboration d'une stratégie de récupération du fonds cinématographique cubain. Ils ont formé 35 stagiaires latino-américains, pour la plupart des Cubains.

Outre les cours théoriques, nous avons préparé du matériel filmique que nous avons envoyé pour restauration au Mexique (le laboratoire de l'ICAIC est excellent, mais il est hors d'usage depuis 2005). En une semaine seulement, 9 éditions des *Noticieros*

ont été dupliqués sur des supports argentiques (films 35 mm). Nous avons ensuite projeté et analysé les films restaurés. Un groupe de travail très soudé et motivé s'est ainsi formé et je suis fière de pouvoir affirmer, sans crainte de me tromper, que chacun des participants à cette aventure restera pour toujours engagé dans la préservation des images en mouvement.

Il est important de souligner que tout le monde s'est rendu compte de la situation critique dans laquelle se trouve ce fonds qui est sur le point de s'abîmer de façon irréversible. Il doit d'être dupliqué sur du film argentique (35mm) de toute urgence. Le film argentique reste le seul support de préservation fiable de notre héritage audiovisuel. Les nouvelles technologies constituent des moyens importants, mais non dépourvus de gros risques : les supports, formats et équipements numériques sont coûteux et deviennent rapidement obsolètes.

L'ICAIC, qui vient de recevoir de la Junta de Andalucía (Espagne) un million d'euros pour la reconstruction de ses dépôts de films et pour la remise en état de son laboratoire cinématographique, s'est montré sensible à notre projet.

À présent, le gouvernement cubain doit investir la même énergie dont il avait fait preuve au moment de la production de la collection des *Noticieros* pour la préserver. Il a fallu 30 ans pour la créer. Il en faudra au moins 10 pour la sauver.

L'ICAIC retrouvera ainsi son rôle de pionnier dans le cadre de la cinématographie mondiale, cette fois-ci dans le domaine de la préservation et de la mise en valeur de son patrimoine filmique.

Le Courier de l'UNESCO publie cet article à l'occasion de la Journée mondiale du patrimoine audiovisuel, le 27 octobre. ■

suite de la page 9

• • • Le palais de Mentaweb à Gondar est aujourd'hui transformé en centre culturel et artisanal. Aschalew Worku Tassew, chef du Département de la culture et du tourisme, s'enorgueillit : « Avec l'aide de la Banque mondiale, plus de 130 personnes ont été formées à différents métiers. À présent, il existe sept associations d'artisans, chapeautées par une fédération. Elles ont commencé à exporter leurs produits à Francfort, en Allemagne. Ces activités rapportent en moyenne un revenu mensuel net de 3 000 birr [environ 250 euros] par personne ».

Avec un air posé et sérieux, Aschalew Worku Tassew parle aussi des nombreuses restaurations déjà terminées ou en cours à Gondar. Mais son expression s'aggrave quand il en arrive à Dankez : « L'état des ruines est alarmant. À ce rythme, nous auront perdu le château de Susenyos dans deux ans. Une équipe d'archéologues espagnols a récemment établi un rapport qui pourrait servir à une future restauration. Nous avons besoin de l'aide internationale ».

Si rien n'est fait, la nature pourrait bien avoir raison des pierres et effacer à jamais les restes d'un chapitre passionnant de l'histoire éthiopienne.

Et les vers que Gondar inspira, dans les années 1930, à l'écrivain et ethnologue français Michel Leiris résonneront, plus poignants encore, dans le paysage désolé :

« Huttes de paille et de pierres
dans des ruines s'écoulant
en morceaux

Des jours durant j'y fus amoureux
d'une Abyssine
claire comme la paille
froide comme la pierre
Sa voix si pure me tordait bras
et jambes

À sa vue
ma tête se lézardait
et mon cœur s'écroulait
lui aussi comme une ruine » ■

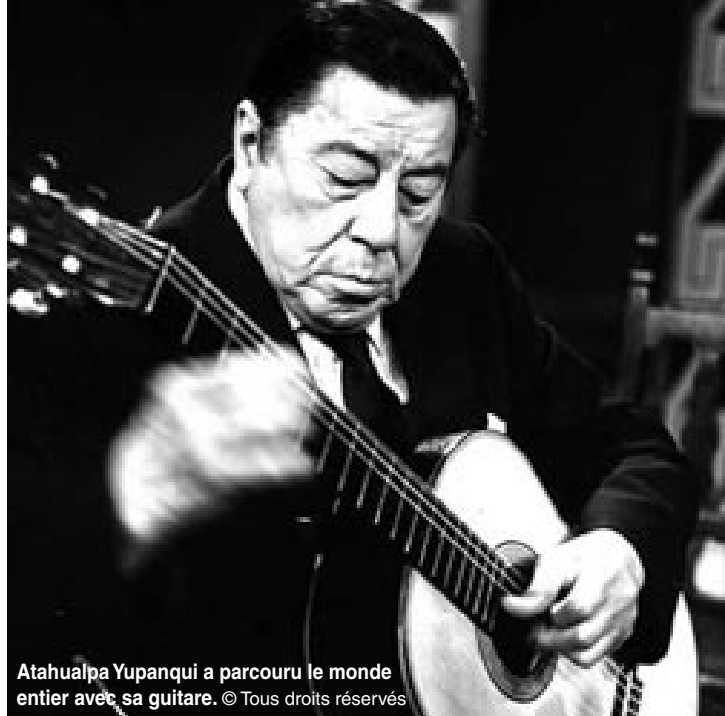
Hommage

ATAHUALPA YUPANQUI : ARTISTE DE L'ESSENTIEL

« Il avait une gueule, comme on dit, une gueule d'Indien... il a eu les cheveux noirs jusqu'à la dernière minute... il avait un regard très fort, on se sentait nu devant lui... il était très tendre... »

Il est né voici 100 ans, à Campo de la Cruz, dans la province de Buenos Aires. Il s'est éteint en 1992, à Paris. Il s'est fait

le chantre des démunis. Voyageur solitaire, il a parcouru les Andes à dos de mulet, collectant les trésors musicaux amérindiens, qui sombraient dans l'oubli. Puis, avec sa guitare, il a parcouru le monde entier, acclamé partout où il passait. Nous lui devons quelque 12 000 chansons. Son nom est Atahualpa Yupanqui. Il a vécu une vie exceptionnelle ou, pour reprendre l'expression d'Andrea Cohen, il a vécu trois vies.



Atahualpa Yupanqui a parcouru le monde entier avec sa guitare. © Tous droits réservés

16

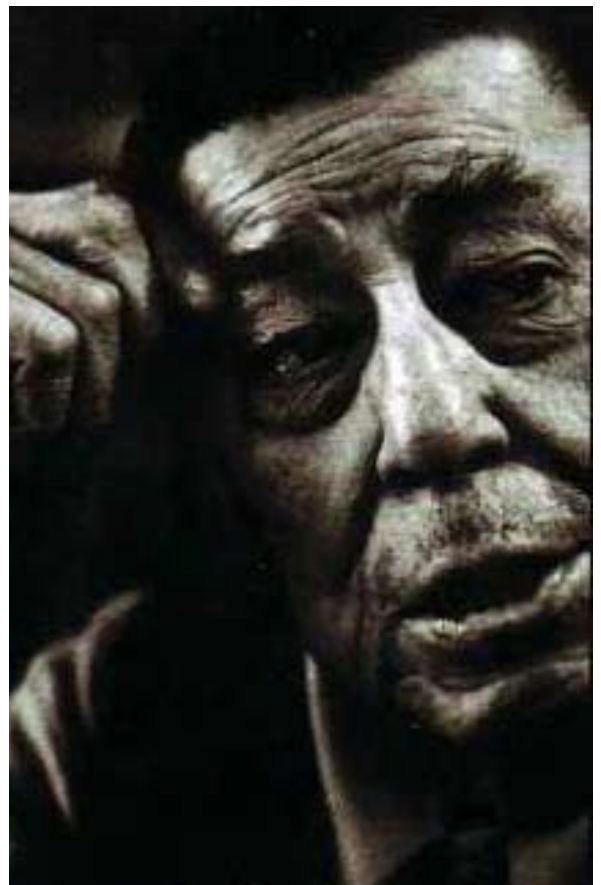
Andrea Cohen, pianiste et compositrice française, d'origine argentine.

À Andrea Cohen, auteur de cet article qui rend hommage à son célèbre compatriote, a réalisé en 2005 une émission sur lui, pour la chaîne culturelle de Radio France, France Culture.

Atahualpa Yupanqui est sans aucun doute le plus célèbre et le plus emblématique des exilés argentins à Paris. Le plus énigmatique aussi. Certes, il a quitté l'Argentine, mais elle est restée en lui, transperçant à travers chacun de ses vers, chacun de ses airs. L'Amérique andine tout entière s'incarne en lui, jusqu'à dans son nom. Car celui dont on commémore aujourd'hui le centenaire de la naissance ne s'appelait pas Atahualpa Yupanqui, mais Héctor Roberto Chavero. Fils d'un père argentin de vieille souche et d'une mère basque, il est né dans la province de Buenos Aires.

Le choix de ce pseudo-nyme symbolique, composé des noms de deux empereurs Incas, montre sa revendication d'une culture ancestrale qui plonge profondément ses racines dans la terre de l'Amérique indienne et ne connaît pas de frontières entre l'Argentine, la Bolivie, le Pérou... Porteur de cette identité particulière, il s'est fait le chantre de l'universel.

Il peut paraître paradoxal qu'un artiste de sa trempe, qui s'était expatrié à cause de son engagement ● ● ●



Atahualpa : un Argentin à Paris. © Flickr

• • • politique au sein du parti communiste, décide de rester en exil jusqu'à la fin de sa vie. Il faut croire qu'il avait besoin d'une certaine forme de distance, d'isolement ou de silence, pour ne pas perdre le fil de son œuvre.

Les trois vies d'Atahualpa Yupanqui

Lorsqu'on parcourt la biographie d'Atahualpa Yupanqui, on se dit qu'il a eu plusieurs vies. Dans sa première vie, il écrit des poèmes qu'il met en musique, il parcourt l'Argentine, vit avec les paysans, récolte des chansons populaires, devenant ainsi le dépositaire d'un répertoire qui sera sa source d'inspiration première...

Dans sa deuxième vie, vers la fin des années quarante, il s'exile en France, vit à Paris, rencontre des poètes et artistes, communistes comme lui : Eluard, Aragon, Picasso... C'est à cette époque que ses talents de poète et de musicien sont remarqués par Edith Piaf, qui lui propose de se produire sur scène dans la première partie du spectacle qu'elle donne au Théâtre d'Athénée. Le public français est aussitôt séduit. Il entreprend alors ses premières tournées à travers l'Europe de l'Est.

Enfin, la troisième vie d'Atahualpa est celle d'un chanteur, poète et compositeur connu et reconnu dans le monde entier. Il est vénéré aussi dans son pays d'origine, où certains de ses vers deviennent des proverbes. Encore aujourd'hui, les Argentins ont pour habitude de dire : « las penas son de nosotros, las vaquitas son ajenas » (les peines sont à nous, les vaches aux autres).



Tombe d'Atahualpa Yupanqui, au cimetière de Cerro Colorado, Córdoba, Argentine. ©

Je ne suis que silence, rien de plus

Quand j'ai fait mon émission de radio sur Atahualpa, j'ai rencontré des personnes qui l'avaient connu et fréquenté. Le pianiste argentin Miguel Angel Estrella [Ambassadeur de bonne volonté de l'UNESCO] se rappelait, au cours de notre entretien, de son ami Atahualpa venant lui rendre visite dans son appartement parisien, se mettant à côté de son piano et lui disant : « purifie mon âme, Miguel, joue du Bach pour moi, joue du Bach ».

Dans un registre moins personnel, j'ai souhaité rencontrer un de ses admirateurs français, l'organiste virtuose Louis Thiry, qui n'a connu Atahualpa Yupanqui que par des enregistrements. Se disant « fasciné par la vérité qui émane de sa musique », il a déclaré : « la virtuosité est cachée, le jeu reste simple, sans apprêts sans artifices... dans l'instrument comme, dans la voix, il va toujours à l'essentiel ».

Je me suis également entretenue avec Françoise Thanas, traductrice des poèmes d'Atahualpa Yupanqui et auteur d'un ouvrage sur lui, qui l'a longtemps fréquenté à Paris. Le souvenir qu'elle en garde est celui d'un homme silencieux. « Le silence, la

pudeur, ce sont des mots qui vont bien avec lui » avait-elle dit, avant de réciter l'extrait d'un poème, qui résonne comme un portrait de l'artiste :

« Comme de la boue, on me regarde
Et j'ai le ciel au fond de moi,
Comme de la pierre, on me sent
Et je ne suis que silence
Rien de plus »

Angel Parra, un autre artiste latino-américain exilé, ami proche et voisin d'Atahualpa, est venu compléter ce portrait : « il avait une gueule, comme on dit, une gueule d'Indien... il a eu les cheveux noirs jusqu'à la dernière minute... il avait un regard très fort, on se sentait nu devant lui... il était très tendre... » Et Angel Parra d'ajouter : « il était un exilé un peu partout ».

Quant à moi, je voudrais terminer cet hommage en citant les dernières paroles d'une de mes chansons préférées, « Los hermanos » qui, à mon sens, résume de la plus belle façon la personnalité d'Atahualpa Yupanqui : « yo tengo tantos hermanos que no los puedo nombrar. /Y una hermana muy hermosa que se llama libertad ». (J'ai tant de frères que je ne peux les nommer / et j'ai une très belle sœur qui s'appelle liberté.) ■

Le mois prochain

DROITS DE L'HOMME ET MÉMOIRE

Le mois prochain, le *Courrier de l'UNESCO* s'associe à la commémoration du 60^e anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme (1948).

Par le biais de la mémoire, notre dossier contribuera à la réflexion sur les défis liés aux droits de l'homme et les obstacles qui en empêchent la jouissance.



Œuvre exposée à l'UNESCO (septembre 2008).
© UNESCO/Michel Ravassard

PARTENAIRES

Le Centre du patrimoine mondial de l'UNESCO aide les États parties à préparer leurs propositions d'inscription en les renseignant sur la présentation à respecter, les cartes et documents à fournir. Quand il reçoit les dossiers de proposition d'inscription, il vérifie qu'ils sont complets puis les transmet aux organisations consultatives concernées pour évaluation. Il archive, à des fins de

recherche, toutes les propositions d'inscription sous forme électronique et papier.

Patrimoine Mondial, trimestriel publié en anglais, français et espagnol, propose des articles de fond et des nouvelles sur les sites du patrimoine mondial, accompagnés de photos et de cartes détaillées. ■



18

suite de la page 11

••• formant un angle droit avec le sol. La seule façon de le construire était, évidemment, de se faire porter par un dragon. La seule façon d'y accéder aujourd'hui est de grimper par une corde, ce que les prêtres font avec une aisance insoupçonnée. Les femmes y sont interdites et peu d'hommes obtiennent l'autorisation d'y monter, si toutefois ils ont le courage de s'y aventurer.

Une autre scène récurrente dans les églises du lac Tana montre un roi assis, son sceptre planté dans le pied d'un homme qui se tient debout à ses

côtés : « C'est Yared », explique le guide Wedu. « Il a été un mauvais élève, on l'a chassé de l'école. Un jour, alors qu'il flânait, il a vu un insecte qui essayait de grimper sur un arbre. Six fois il a essayé, six fois il est tombé. La septième fois, il a réussi. Et Yared a compris qu'il fallait persévérer dans ses efforts. Il est retourné à l'école. Il était si doué, qu'il a inventé une musique jusque-là inconnue. C'est devenu la musique de nos prières ».

Subjugué par la beauté de son chant, le roi n'était pas conscient d'avoir

planté son sceptre dans le pied du chanteur. Et le chanteur, emporté par sa fougue, ne ressentait aucune douleur... Dans quel livre chercher une plus belle définition de l'art de la musique ?

Tout comme la reine Mentaweb ou Abba Aragawi, Yared a réellement existé. Il a vécu au nord du pays, à Axoum, qui fut la capitale d'un immense empire au moment de l'arrivée du christianisme, voici 1600 ans. Depuis lors, sa musique sacrée envoûte la clarté adamantine des aubes éthiopiennes. ■

Le Courrier de l'UNESCO est publié par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture.
7, place de Fontenoy – 75352 Paris 07 SP, France

Renseignements par courriel : courier.unesco@unesco.org

Directeur de la publication : Saturnino Muñoz Gómez

Éditeur pour le français : Agnès Bardón

Éditeur pour l'espagnol : Araceli Ortiz De Urbina

Éditeur pour le russe : Katerina Markelova

Photos et rubriques : Fiona Ryan

Plateforme web : Stephen Roberts, Fabienne Kouadio, Chakir Piro

Rédacteur en chef : Jasmina Šopova

Éditeur pour l'anglais : Cathy Nolan

Éditeur pour l'arabe : Bassam Mansour

Éditeur pour le chinois : Weiny Cauhape

Maquette : Marie Moncet

Les articles et photos sans copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduit du Courrier de l'UNESCO », en précisant la date.

Les articles expriment l'opinion de leurs auteurs et pas nécessairement celle de l'UNESCO.

Les frontières sur les cartes n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'UNESCO ou les Nations Unies, de même que les dénominations de pays ou de territoires mentionnés.

ISSN 1993-8616